

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Le volet en ligne

- 161 *Lectures*
J. Pettigrew, R. D. Nolane et H. Morin
- 165 *Écrits sur l'imaginaire*
N. Spohner
- 177 *Sci-néma*
H. Morin, D. Sernine et C. Sauvé

N° 163

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec : 30 \$CAN (26,33 + TPS + TVQ)

Canada : 30 \$CAN (28,30 + TPS)

États-Unis : 30 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

Solaris, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) Canada G1E 6Y6

Courriel :
solaris@revue-solaris.com

Téléphone :
(418) 525-6890

Fax :
(418) 523-6228

Nom : _____
Adresse : _____

Veillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 163 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 163 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juin 2007

© **Solaris** et les auteurs

Lectures

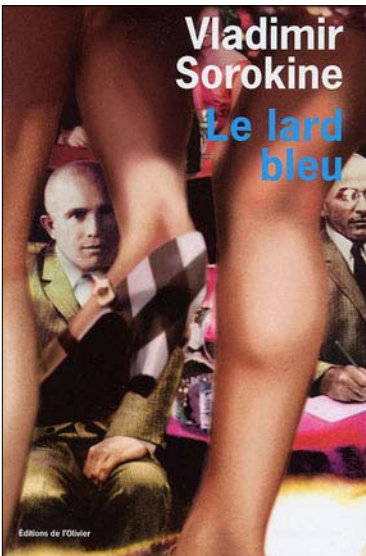
Vladimir Sorokine

Le Lard bleu

Paris, L'Olivier, 418 p.

Sorokine est un ovni de la littérature russe. Polémiste, provocateur et totalement iconoclaste, il fait flèche de tout bois et tire sur tout ce qui bouge, particulièrement lorsqu'il peut dénaturer ou détruire, au choix, les icônes politiques de la grande Russie, les symboles autoproclamés de la société russe ou encore ses tabous les plus sacrés... qui ont toujours plus ou moins un rapport direct avec l'usage et l'abus du pouvoir sous toutes ses formes !

Le lard bleu, c'est une matière secrétée par les clones de grands auteurs russes (Tolstoï, Tchekhov, Nabokov...) et qui possède des pouvoirs prodigieux.



Source inépuisable d'énergie, mais aussi arme de destruction ou puissante drogue, son secret de fabrication est bien gardée dans un laboratoire de Sibérie. Mais voilà, en 2068, du lard bleu est volé et transporté dans le passé, où il tombera entre les mains d'un Staline plutôt déjanté (et surtout uchronique puisqu'on est en 1954 !).

Je ne vous en dis pas plus sur l'intrigue tant elle est échevelée, quasi démente, pour glisser plutôt un mot sur 1) la langue futuriste utilisée (on pense à Orwell, mais surtout à Drode), qui réinvente parfois la syntaxe et use et abuse des amalgames et des emprunts aux autres langues, dont le chinois; 2) les passages écrits par les clones (et donc du néo-Tolstoï, du néo-Tchekhov, etc.), qui sont intéressants même s'ils brisent ce qui restait de rythme dans l'histoire; 3) le sexe, cru, dingue, déviant et pornographique (pas un critique ne parle pas de la scène de sodomie de Staline par Khrouchtchev), qui a valu un procès retentissant à Sorokine...

De la SF? Certes, mais pour sa puissance inventive et subversive plutôt que sa vraisemblance !

Jean PETTIGREW

A. Bertram Chandler
La Route des Confins

Lyon, Les Moutons électriques, 2007,
168 p.

A. Bertram Chandler (1912-1984),
Anglais de naissance, Australien

d'adoption et capitaine au long cours de profession avant de devenir écrivain à plein temps, est de ces auteurs solides et classiques qui forgent le socle inébranlable sur lequel la SF anglo-saxonne s'appuie depuis toujours pour dominer, pour le meilleur ou pour le pire, le monde éditorial du genre. Découvert dans les années 40 par la fameuse revue **Astounding**, Chandler fera carrière sur le marché américain, la plupart de ses livres publiés par Donald A. Wollheim chez Ace Books puis chez DAW Books à partir des années 70. Son nom restera associé à un univers de space opera attachant, celui des Mondes des Confins, et à John Grimes, un personnage d'aventurier galactique à la vie mouvementée et héros de quantité de nouvelles et romans.

C'est justement à la première aventure de Grimes que nous convie **La Route des Confins**, alors que notre homme n'est qu'un tout jeune officier du Service de Surveillance qui fait son premier vrai voyage galactique. Mais ce premier saut dans les étoiles va vite tourner au cauchemar à la suite de l'apparition de pirates aux motivations peu claires dans un tableau politique qui est loin de l'être, lui aussi. Car la Terre doit composer avec des entités comme les Mondes de l'Amas, l'Empire de Waverley, le Secteur Shakespeare (sic) ou encore les Mondes des Confins situés sur le bord de la galaxie. Des pouvoirs locaux qui ne lésinent pas en matière de coups tordus...

Dédié à Horatio Hornblower, le héros des temps héroïques de la marine à voile de C. S. Forester, le roman, tout comme le reste de la saga de Grimes, est un hommage

appuyé à l'univers de la marine dans lequel l'auteur a passé toute sa vie ou presque. Cette adaptation du monde des navires et des océans aux immensités galactiques, avec toute la fascination que cela peut générer, est parfaitement maîtrisée ici. Bien sûr, tout cela nous ramène vers une SF d'aventure qui tient plus des **Loups des Étoiles** d'Edmond Hamilton ou de **Star Wars** que des **Hyperion** de Dan Simmons. Mais la fraîcheur et le dynamisme compensent largement l'absence de cette sophistication poussée à l'extrême du space opera moderne et le fameux *sense of wonder* fonctionne à plein ici.

Ce qui fonctionne moins, c'est la traduction, qui est innommable par moments, surtout dans le premier tiers du livre dont certains passages ne sont même pas écrits en bon français ! Et je ne parle pas des coquilles... ! Cette non-relecture évidente du texte par un André-François Ruaud, prompt



par ailleurs à désigner les défauts chez les autres, laisse pour le moins perplexe. Quant au « traducteur », la seule chose qu'il mérite, c'est d'être attaché dos nu au grand mât pour recevoir quelques bons coups de fouet bien mérités!

Richard D. NOLANE

Contamination 4

Montréal, trimestriel gratuit, 48 p.

Je suis tombé par hasard sur ce numéro 4 de la revue québécoise **Contamination**, un numéro daté du printemps 2007. Sous-titré *Horreur-Fantastique-Culte*, distribué gratuitement et offrant 48 pages dans un format *comic book*, le magazine a évidemment attiré mon attention.

Si la couverture (illustrée par Amélie Sakélaris) donne un *look* plutôt « fanzine » à **Contamination**, ses chroniques fouillées, ses articles de fonds et son volet critique détaillé font définitivement du magazine une publication professionnelle. Le périodique, qui semble publié sans subventions, est soutenu par de la publicité de distributeurs de films et de cinémas, de clubs vidéo et même d'écoles offrant des programmes de cinéma.

Le contenu est orienté vers le cinéma de fantastique et d'horreur, avec quelques brefs détours vers la science-fiction, la bande dessinée, la musique et les jeux vidéos. **Contamination** ratisse donc assez large et, pourtant, il réussit à se hisser au niveau de ses ambitions, du moins si on en juge par ce numéro 4, qui offre un beau mélange de critiques et de nouvelles brèves entre deux interviews (Michael J. Bassett et Eli Roth, le réalisateur de *Hostel* et d'une des fausses bandes-annonces de *Grindhouse*) et



un article de fond (« Faire un film sans se ruiner » d'Éric Bilodeau, technique, poussé, intéressant et fort bien écrit).

Bref, il est clair à la lecture que les rédacteurs de **Contamination** sont de véritables fans de films de fantastique et d'horreur et – plus important encore – qu'ils connaissent réellement leur sujet. Plutôt que d'écrire des banalités ou des *inside joke*, ils livrent une revue très bien conçue, crédible et écrite avec sérieux. (Tiens, parmi les sujets des anciens numéros de **Contamination**, je note le festival Fantasia, le cinéaste Érik Canuel et la relève au cinéma de genre québécois).

On souhaite donc une très longue vie à ce nouveau magazine. Quant à moi, je vais certainement mettre la main sur le prochain numéro et je vous invite à faire de même en consultant les points de distribution de **Contamination** sur le site Internet du magazine :

www.contaminationmagazine.com
Hugues MORIN



par Norbert SPEHNER

Quoi de neuf à propos de la science-fiction, du fantastique et de la fantasy ? Cette nouvelle rubrique, qui se veut le pendant « non fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier de **Solaris**, « Sur les rayons de l'imaginaire », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects de vos genres favoris. La bibliographie est divisée en deux parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature fantastique et de science-fiction proprement dite, et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

LITTÉRATURE

ANOLIK, Ruth Bienstock (ed.)
Horri-fying Sex : Essays on Sexual Difference in Gothic Literature
Jefferson (N.C.), McFarland, 2007, 272 pages.

BERGERON, Bertrand
Du surnaturel : essai
Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2006, 281 pages.

BLOOM, Clive
Gothic Horror : A Guide for Students and Readers
New York, Palgrave Macmillan, 2007, 336 pages.

BOSQUET, Marie-Françoise
Images du féminin dans les utopies françaises classiques
Oxford, Voltaire Foundation, SVEC, 2007, 451 pages.

BOUSCH, Denis (dir.)
Utopie et science-fiction dans le roman de langue allemande
Paris, et al., L'Harmattan, 2007, 286 pages.
Recueil d'articles qui étudient la SF allemande contemporaine.



BRABON, Benjamin A. & Stephanie GENZ (eds.)
Postfeminist Gothic: Critical Interventions in Contemporary Culture
 New York, Palgrave Macmillan, 2007, 256 pages.

CANO, Luis C.
Intermitente recurrencia: la ciencia ficción y el canon literario hispano-americano
 Buenos Aires, Corregidor (Nueva crítica hispano-americana), 2006, 286 pages.

CASTA, Isabelle
Nouvelles Mythologies de la mort
 Paris, Champion (Bibliothèque de littérature générale et comparée 67), 2007, 240 pages.

CHAPLIN, Sue
The Gothic and the Rule of Law, 1764-1820
 New York, Palgrave, 2007, 240 pages.

DEFRANCE, Anne & Jean-François PERRIN (dirs.)
Le Conte en ses paroles. La figuration de l'oralité dans le conte merveilleux du Classicisme aux Lumières
 Paris, Desjonquères, 2007, 504 pages.

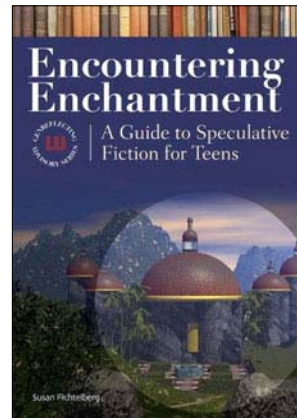
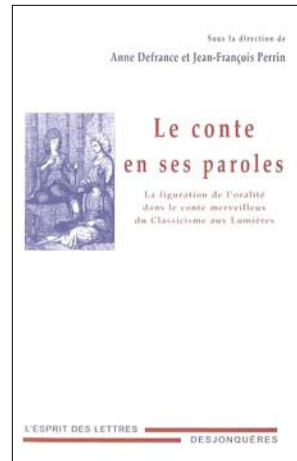
DETTMERING, Peter
Zwillinge - und Doppelgängerphantasie: Literaturstudien
 Würzburg, Königshausen & Neumann, 2006, 173 pages.

DOSSIER:
L'Utopie en mouvement
 Burwood, Victoria, Monash University, *Australian Journal of French Studies*, vol. 43, n° 3, 2007, 352 pages.

EHRART, Claus (ed.)
Visions de la fin des temps: l'apocalypse au XX^e siècle
 Aix en Provence, Université de Provence, *Cahiers d'Études Germaniques* 51, 2006, 236 pages.

FICHTELBERG, Susan
Encountering Enchantment: A Guide to Speculative Fiction for Teens
 Westport (Conn.), Libraries Unlimited (Genreflecting Advisory Guides), 2006, 352 pages.

FINNÉ, Jacques
Panorama de la littérature fantastique américaine (tome 3): Du Renouveau au Déluge
 Lière, CEFAL, 2006, 232 pages.



HAWKES, David

The Faust Myth: Religion and the Rise of Representation

New York, Palgrave. Macmillan, 2007, 247 pages.

HOLLANDS, Neil

Read On – Fantasy Fiction: Reading Lists for Every Taste

Westport (Conn.), Libraries Unlimited (Read On Series), 2007, 232 pages.

HÖMKE, Nicola & Manuel Baumbach (eds.)

Fremde Wirklichkeit: literarische Phantastik und antike Literatur

Heidelberg, Winter Verlag, 2006, ix, 437 pages.

HOUSTON, Gail Turley

From Dickens to Dracula: Gothic, Economics and Victorian Fiction

Cambridge, Cambridge University Press, 2006, xv, 165 pages.

JACKSON, Anna, Karen COATS & Roderick McGILLIS (eds.)

The Gothic in Children's Literature: Haunting the Borders

New York, Routledge (Children's Literature and Culture), 2007, 256 pages.

JAMESON, Fredric

Archeologies of the Future: The Desire Called Utopia and Other Science Fictions

London & New York, Verso, 2007, 480 pages.

KEMPERING, Mary G. & Willemien H. S. REONHORST (eds.)

Visualizing Utopia

Leuven, Dudley (MA), Peeters (Groningen Studies in Cultural Change, v. 27), 2007, 195 pages.

Étude de la pensée utopique entre 1890 et 1930.

KIRCHER, Bertram (ed.)

Atlantis: alle Mythen, Legenden und Dichtungen

Düsseldorf, Albatros, 2007, 303 pages.

LEHOUCQ, Roland

SF: la science mène l'enquête

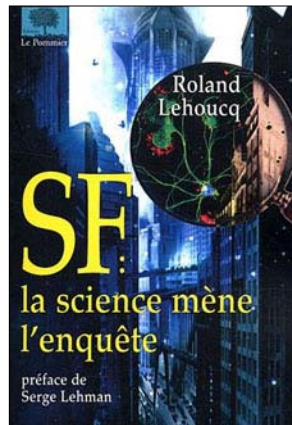
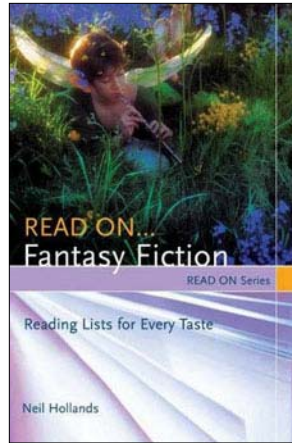
Paris, Le Pommier (Essais et documents), 2007, 252 pages.

Préface de Serge Lehman

MALZBERG, Barry N.

Breakfast in the Ruins: Science Fiction in the Last Millennium

New York, Baen Books, 2007, 389 pages.



MILBANK, Alison
The Catholic Fantastic of Chesterton and Tolkien
 London & New York, Continuum, 2007, 176 pages.

MORSE, Donald E.
Anatomy of Science Fiction
 Newcastle (UK), Cambridge Scholars Press, 2007, 199 pages.
 Recueil de 11 textes critiques.

NG, Andrew Hock Soon
Interrogating Interstices: Gothic Aesthetics in Postcolonial Asian and Asian American Literature,
 New York, et al., Peter Lang, 2007, 289 pages.

POYNTNER, Erich
Anderswelt: zur Struktur der Phantastik in der russischen Literatur des 20. Jahrhunderts
 Paris, Frankfurt et al., Peter Lang (Slavischen Sprachen und Literaturen), 2007, 174 pages.

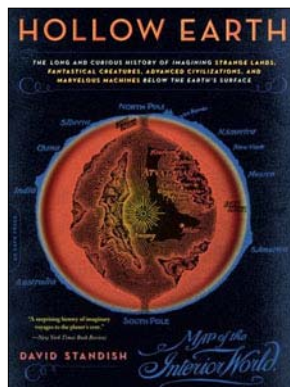
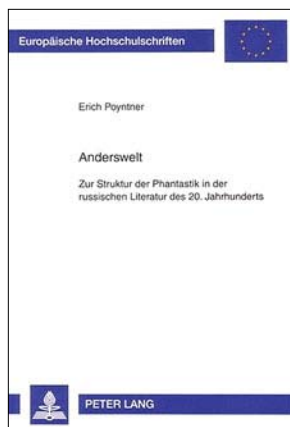
SHARP, Patrick B.
Savage Perils: Racial Frontiers and Nuclear Apocalypse in American Culture
 Norman, University of Oklahoma Press, 2007, 270 pages.

STANDISH, David
Hollow Earth: The Long and Curious History of Imagining Strange Lands, Fantastical Creatures, Advanced Civilizations, and Marvelous Machines Below the Earth Surface
 Cambridge (MA), Da Capo Press, 2006, 303 pages.

STOICHITA, Victor I. (ed.)
Das Double
 Wiesbaden, Harrassowitz (Wolfenbütteler Forschungen), 2006, 351 pages.

TAKOLANDER, Maria
Catching Butterflies: Bringing Magic Realism to Ground
 Paris, Frankfurt, et al., Peter Lang, 2007, 268 pages.

VIDAL-NAQUET, Pierre
L'Atlantide: petite histoire d'un mythe platonicien
 Paris, Points (Essais), 2007, 198 pages.



VINT, Sherryl

Bodies of Tomorrow: Technology, Subjectivity, Science Fiction
Toronto, University of Toronto Press, 2007, 243 pages.

ZAMARON, Alain

Récits et fictions des mondes disparus : « L'archéologie-fiction »

Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence (Textuelles Littérature), 2007, 172 pages.

A PROPOS DES AUTEURS

ADAMS, Carol, BUCHANAN Douglas & Kelly GESCH

The Bedside, Bathtub & Armchair Companion to Frankenstein

New York & London, Continuum, 2007, 192 pages.

AMAYA, Fabio Rodriguez (dir.)

Reencuentros con Borges : per speculum in enigmatae

Bergamo, Bergamo Univ. Press, Sestante edizioni, 2006, 150 pages.

ARMER, Karen

C. S. Lewis on Death and Dying: The Chronicles of Narnia and his Life Writing

Philadelphia (PA), Xlibris, 2006, 108 pages.

BLOOM, Harold (ed.)

Frankenstein (Mary Shelley)

New York, Chelsea House (Bloom's Critical Interpretations), 2007, vii, 256 pages.

Guide pédagogique pour l'étude du roman de Mary Shelley.

BLOOM, Harold (ed.)

Chronicles of Narnia

New York, Chelsea House (Bloom's Critical Interpretations), 2006, vii, 236 pages.

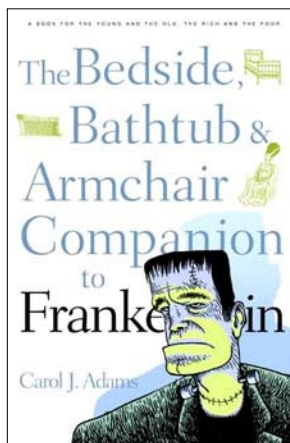
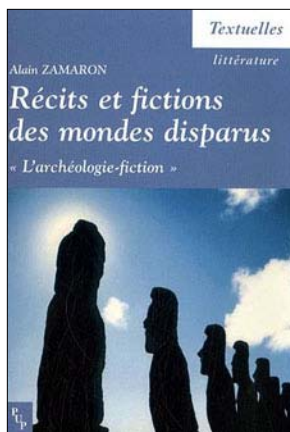
Guide pédagogique pour l'étude du classique de C. S. Lewis.

CHOMIENNE, Marianne (dir.)

Ravages (René Barjavel)

Paris, Gallimard (Folioplus Classiques 95), 2007, 355 pages.

Dossier et notes par Marianne Chomienne.



COLLON, Hélène (dir.)

Regards sur Philip K. Dick : le kalédicoscope
Amiens, Encrage (Travaux 15), 2006, 270 pages.
Deuxième édition revue et augmentée, avec un
entretien avec Philip K. Dick.

CROFT, Janet Brennan

*Tolkien and Shakespeare : Essays on Shared
Themes and Language*
Jefferson, McFarland (Critical Explorations in
Science Fiction and Fantasy 2), 2007, 336 pages.

DAY, Thomas (dir.)

Christopher Priest nous fait la totale
Fontainebleau, Le Béalial', 2006, 182 pages.

DETERDING, Klaus

*Hoffmanns Erzählungen : eine Einführung in
das Werk E.T.A. Hoffmanns*
Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007,
225 pages.

ECHAVARRIA, Arturo

*El Arte de la jardinería china en Borges y
otros estudios*
Madrid, Iberoamericana (Teoría y crítica de la
cultura y literatura), 2006, 172 pages.

EDWARDS, Bruce (ed.)

C. S. Lewis : Life, Works, and Legacy
Westport (Conn.), Praeger, 2007, 4 volumes,
1416 pages.

ERNOULD, Roland

Claude Seignolle et l'enchantement du monde
Paris, et al., L'Harmattan, 2007, 443 pages.

FIEBICH, Peggy (ed.)

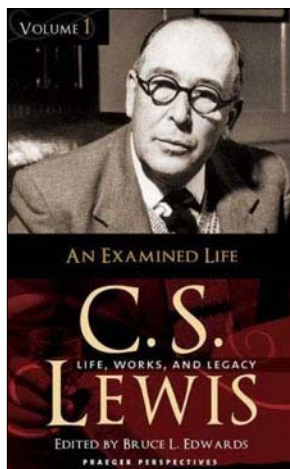
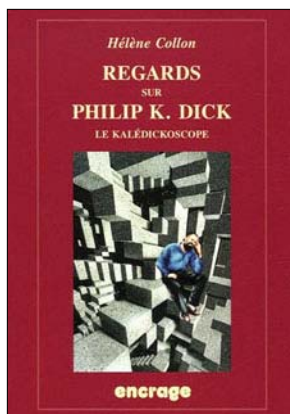
*Gefährten im Unglück : die Protagonisten
narrativer Texte von E.T. A. Hoffmann sowie
von Novalis, Goethe und Kleist*
Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007,
420 pages.

GARBE, Christine

*Harry Potter – ein Literatur – und Medien-
ereignis im Blickpunkt interdisziplinärer
Forschung*
Münster, LIT-Verlag, 2006, vi, 326 pages.

GRESH, Lois

Les Mondes magiques d'Eragon
Paris, Le Pré aux clercs, 2007, 157 pages.



HART, Trevor (ed.)

***Tree of Tales : Tolkien, Literature and
Theology***

Waco (TX), Baylor University Press, 2007, 146
pages.

KORICHI, Mériam (dir.)

La Ferme des animaux (Georges Orwell)

Paris, Gallimard, 2007 (Folioplus Classiques
XX^e siècle 94), 187 pages.

LACROIX, Jean-Yves

***L'Utopia de Thomas More et la tradition plato-
nicienne***

Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (De
Pétrarque à Descartes), 2007, 448 pages.

MARTIN, Jean-Clet

Borges

Paris & Tel Aviv, L'Éclat, 2006, 240 pages.

MAZZEI, Norma

***La magas de Cortazar : sobre la configuration
femenina en su narrativa***

Buenos Aires, Nueva Generacion, 2006, 113
pages.

MILLET, Gilbert & Denis LABBÉ

Études sur H. G. Wells : La Guerre des Mondes

Paris, Ellipses, 2006, 140 pages.

MUNFORD, Rebecca (ed.)

***Re-Visiting Angela Carter : Texts, Contexts,
Intertexts***

New York, Palgrave Macmillan, 2006, 207 pages.

PEAKE, Sebastian & Alison ELDRED (eds.)

Mervyn Peake : The Man and His Art

London, Peter Owen, 2006, 216 pages.

Avec la collaboration de Peter Winington.

RENOTTE, Guy

Études sur Ray Bradbury : Fahrenheit 451

Paris, Ellipses, 2006, 110 pages.

RODDEN, John

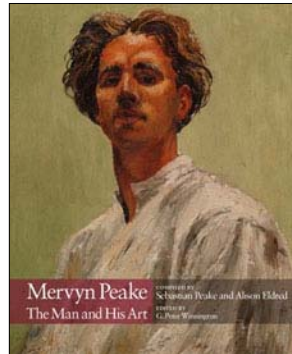
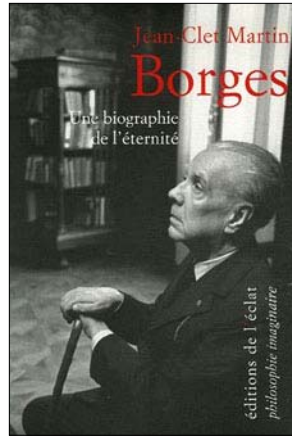
***Every Intellectual's Big Brother : George
Orwell's Siblings***

Austin, University of Texas Press, 2006, xiii,
263 pages.

SCHÄUBLE, Michaela

***Wiedergänger, Grenzgänger, Doppelgänger :
Rites de passage in Bram Stokers Dracula***

Berlin & Münster, Lit, 2006, 150 pages.



SERRA, Francesca

Calvino

Roma, Salerno (Sestante 12), 2006, 381 pages.

SQUIRES, Claire

Philip Pullman, Master Storyteller: A Guide to the Worlds of His Dark Materials

New York, Continuum, 2006, x, 214 pages.

STODDART, Helen

Angela Carter's Night at the Circus

London & New York, Routledge (Routledge Guides to Literature), 2007, 176 pages.

STRATHERN, Paul

Borges in 90 minutes

Chicago, Ivan R. Dee (Philosophers in 90 minutes), 2006, 128 pages.

SZUMSKYJ, Benjamin (ed.)

Black Prometheus: A Critical Study

Baton Rouge (LA), Gothic Press, 2007, 75 pages.

VESCO, Edi

Le Guide magique du monde de Harry Potter

Paris, 2007, 264 pages.

WOODCOCK, George

Dawn and the Darkest Hour: A Study of Aldous Huxley

Montréal & New York, Black Rose Books, 2007, 247 pages.

CINÉMA & TÉLÉVISION

BASSLER, Wolfgang

Nach Mitteleuropa und zurück: eine empirische-qualitative psychologische Studie anhand Jacksons Verfilmung von J. R. R. Tolkiens Roman

Berlin, Lit Verlag (Medienpädagogik 1), 2007, 121 pages.

BRAM, Emmanuel

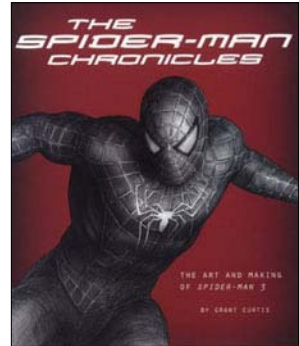
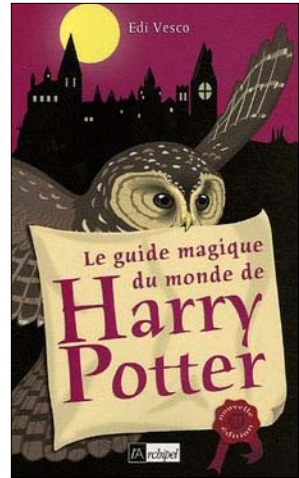
Notions de base sur l'ésotérisme dans Matrix

Saint-Laurent de Mure, HdP, 2006, 61 pages.

COATES, Paul

The Gorgon's Gaze: German Cinema, Expressionism and the Image of Horror

Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 287 pages.



CURTIS, Grant
The Spider-Man Chronicles: The Art and Making of Spider-Man 3
 San Francisco, Chronicle Books, 2007, 240 pages.

GREEN, Doyle
The Mexican Cinema of Darkness: A Critical Study of Six Landmark Horror and Exploitation Films, 1969-1988
 Jefferson (N.C.), McFarland, 2007, 205 pages.

HAHN, Elena R.
Horrorfilme im Fernsehen: eine Programmanalyse
 Norderstedt, VDM Verlag, 2007, 131 pages.

JANOUSEK, Florian
Der Erfolg des Science-Fiction Kinos: die Utopie als Mainstream
 Norderstedt, VDM Verlag, 2007, 150 pages.

JOISTEN, Bernard
Crime Designer: Dario Argento et le cinéma
 Maisons-Alfort, Ère, 2007, 154 pages.

KALAT, David
J-Horror: The Definitive Guide to the Ring, The Grudge and Beyond
 New York, Vertical Inc., 2007, 320 pages.

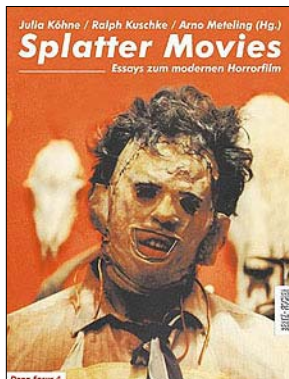
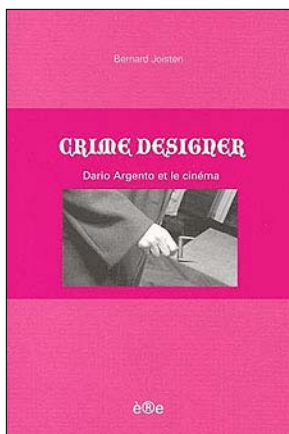
KALAT, David
A Critical History and Filmography of Toho's Godzilla Series
 Jefferson, McFarland, 2007, 267 pages.

KNOWLDEN, Martin
The Phantom of the Opera Companion
 London, Anova Books, 2007, 140 pages.

KÖHNE, Julia (ed.)
Spatter Movies: Essays zum modernen Horrofilm
 Berlin, Bertz + Fischer (Deep Focus 4), 2006, 237 pages.

MATTHEWS, Melvin E.
Hostile Aliens, Hollywood, and Today's News: 1950s Science Fiction Films and 9/11
 New York, Algora Pub., 2007, 180 pages.

McDOWELL, John C.
The Gospel According to Star Wars: Feeling the Force of God and the Good
 Louisville (KY), Westminster John Knox Press, 2007, 224 pages.



METZ, Walter

Bewitched

Detroit, Wayne State University Press, 2007, viii, 151 pages.

Sur la série TV **Ma Sorcière bien-aimée**.

MUIR, John

Horror Films of the 1980s

Jefferson, McFarland, 2007, 829 pages.

Trois cents films d'horreur des années 1980.

OSBORNE, Jennifer (ed.)

Monsters: A Celebration of the Classics from Universal Studios

New York, Del Rey Books, 2006, x, 166 pages.

« Fearword » (sic), de Forrest J. Ackerman.

RIGBY, Jonathan

English Gothic: A Century of Horror Cinema

New York, Reynolds & Hearn, 2007, 304 pages.

RINZLER, J. W.

The Making of Star Wars: The Definitive Story Behind the Original Films

New York, Del Rey, 2007, 324 pages.

SAWICKI, Mark

Filming the Fantastic: A Guide to Visual Effect Cinematography

Amsterdam & Boston, Focal Press, 2007, 312 pages.

STANYARD, Stewart T.

Dimensions Behind the Twilight Zone: A Backstage Tribute to Television's Groundbreaking Series

Toronto, ECW Press, 2007, 300 pages.

WENGER, Christian

Jenseits der Sterne: Gemeinschaft und Identität in Fankulturen; zur Konstitution des Star Trek-Fandoms

Bielefeld, Transcript-Verlag (Kultur – und Medientheorie), 2006, 399 pages.

WINDHAM, Ryder

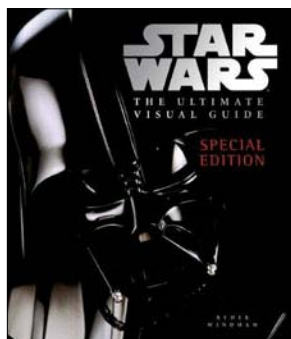
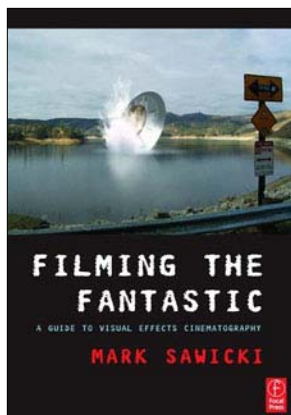
Star Wars: The Ultimate Visual Guide

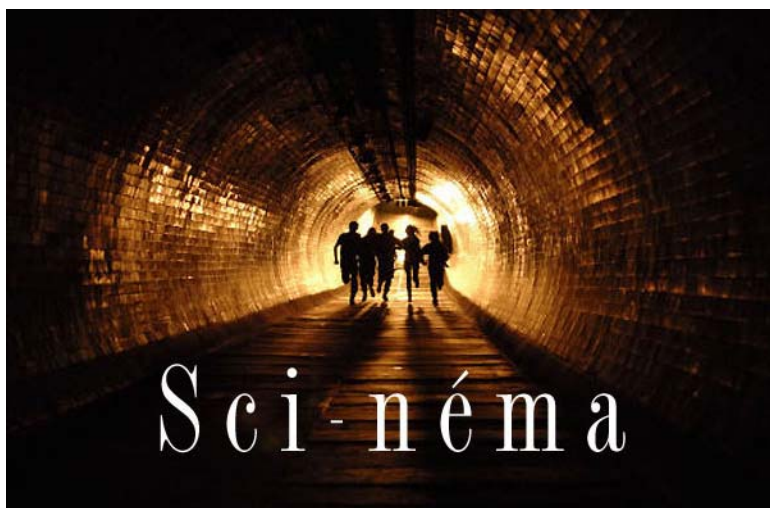
New York, DK Publishing, 2007, 160 pages.

YEFFETH, Glenn (ed.)

Webslinger: Unauthorized Essays on Your Friendly Neighborhood Spider-Man

Dallas (TX), Ben Bella Books, 240 pages.





par

Hugues MORIN [HM], Daniel SERNINE [DS]

et Christian SAUVÉ [CS]

Spider-Man 3: Qui trop embrasse...

Le troisième volet des aventures de l'homme-araignée réalisé par Sam Raimi est un très bon divertissement, réalisé avec talent, avec des mouvements de caméras d'une belle poésie, des acteurs qui offrent une performance un cran au-dessus de la moyenne de ce genre de film pop-corn (en particulier J. K. Simmons), et des effets spéciaux qui sont, évidemment, spectaculaires.

Pourtant, malgré toutes ces bonnes choses, **Spider-Man 3** n'arrive pas à procurer le même sentiment de plaisir que les deux premiers épisodes. Ce n'est pas tant qu'il manque des éléments, tout est bien là, mais j'en suis venu à la conclusion que **Spider-Man 3** en fait trop.

Le film illustre les affrontements entre Spider-Man et Venom, Sandman et le nouveau Green Goblin. Trois méchants, cela signifie trois fils conducteurs, ce qui n'était pas le cas dans les deux premiers films, où on se contentait d'un seul adversaire. Résultat, même si le film est long, aucune des histoires ne trouve parfaitement son rythme. On pourrait, par exemple, refaire un montage en retirant toutes les scènes relatives à Sandman sans nuire au reste. Les autres éléments du scénario sont égaux à ce qu'ils étaient dans les premiers films : mélodrame amoureux juvénile avec Mary-Jane, histoires personnelles avec Harry, questionnements de Peter, conseils de la tante May,

assassinat de l'oncle Ben en sourdine, etc. Ces éléments étaient tous relativement bien exploités dans **Spider-Man** et **Spider-Man 2**; or, cette fois, la répétition finit par diminuer l'impact dramatique. On s'intéresse encore à la relation avec Mary-Jane (l'interprétation de Kirsten Dunst y étant pour beaucoup), mais le retour sur l'assassinat de l'oncle Ben fait soupirer. Au troisième film sur Spider-Man, pourrait-on enfin passer à autre chose ? Les scènes de tante May, en particulier, sont interminables, d'un conservatisme passéiste



Photos: Sony Pictures



qui ne fonctionne absolument pas, et d'un ennui mortel. En fait, les dialogues sont beaucoup moins bien écrits que ceux des deux premiers films. À certains moments, une ou deux répliques inutiles et maladroites sont ajoutées, comme si les scénaristes ne faisaient pas confiance au spectateur pour comprendre ce qu'il a vu.

J'ajouterais que je n'ai jamais été un grand amateur de scènes de combat filmées en plans élaborés et saccadés avec des gros plans qui nous empêchent de bien suivre l'action, mais j'ai noté que c'était devenu un standard hollywoodien depuis quelques années, alors il faut s'adapter...

Je m'aperçois que ce court commentaire semble fort négatif. Je répète que le film est bien fait et divertissant. C'est juste que Raimi nous avait livré un meilleur produit les deux premières fois. Le cinéaste aurait peut-être dû s'inspirer de la scène où Spider-Man, souffrant d'une trop grande confiance en lui, embrasse Gwen Stacy et met ainsi en danger sa relation avec Mary-Jane. Après tout, qui trop embrasse... [HM]

GrindHouse: Truculent voyage dans les années 70

Grindhouse est un film totalement différent de ce que nous offre le cinéma actuel. Tout d'abord, il ne s'agit pas d'un film, mais

bien de deux films, le tout présenté en programme double (pour le prix d'un seul billet) et accompagné de fausses bandes-annonces avant chaque long-métrage.

Le projet, du duo Robert Rodriguez/Quentin Tarantino, joue sur plusieurs degrés et réussit à tous les niveaux, à commencer par celui de la présentation visuelle des deux films et des bandes annonces, qui reproduit avec un réalisme étonnant l'univers des cinémas des années 70. Ainsi, la projection incorpore des sauts, des égratignures de pellicule, des problèmes de couleurs, des « bobines manquantes » et un bris de projecteur brûlant la pellicule avant de redémarrer après un moment d'attente. N'oublions pas non plus les pastiches de publicités, avec diapositives et messages de la direction.

Le premier film est celui de Rodriguez. **Planet Terror** est un film de zombie de facture assez classique, avec de nombreux retournements, des combats sanglants, un shérif sympathique (joué par Michael Biehn), une héroïne court-vêtue et un héros mystérieux. On imaginerait facilement que ce film a été réalisé en 1972, à l'exception du caméo de Bruce Willis et de l'utilisation de téléphones cellulaires. Étrangement, même si Rodriguez a décidé de recréer un vrai film d'horreur dans le style des années 70, sans nous épargner aussi les défauts des films gore de cette époque, **Planet Terror** finit par fonctionner malgré tout. Après un départ un peu lent et la crainte que l'on ne se lasse de l'effet vieillot et ridicule de certaines scènes, le film trouve son rythme et on se surprend à en apprécier la projection avec un réel plaisir coupable. Une note toute spéciale sur la prestation de Rose McGowan, absolument brillante dans le rôle de Cherry Darling.

Quentin Tarantino a choisi une approche totalement différente. Son **Death Proof**, s'il a toutes les qualités et les défauts des films d'action des



Planet Terror

Photos: Dimension Films

Death Proof



années 70, est plus un regard sur ce cinéma, avec ses références, ses poursuites en voitures délirantes et ses clichés pris à revers. Comme il s'agit d'un film de Tarantino, c'est très bavard, les dialogues sont très écrits, élaborés, coupés au couteau et d'une efficacité incroyable quand on réalise que tout ce bavardage, qui semblait superflu, finit par être relié à l'action. Et cette action, elle est prenante et constante une fois que le film entre dans sa partie principale. Côté interprétation, Kurt Russell, en cascadeur-psychopathe, est parfait ; Rosario Dawson se paye certaines des meilleures répliques du film ; et Rose McGowan offre, pour la seconde fois de la soirée, une performance charmante en Pam/Butterfly. Difficile de dire qui de Tarantino ou de Rodriguez a recyclé les personnages et interprètes de l'autre film, mais le processus de récupération typique des films d'exploitation des années 70 est plus évident – et fonctionne donc plus efficacement – dans le second film. (D'ailleurs, Michael Biehn revient dans le rôle du shérif.)

Vous aurez compris que, pour ce cinéophile-ci, **Death Proof** offre une expérience plus amusante, plus intéressante et plus complète que **Planet Terror**, même si ce dernier offre également une expérience amusante.

Il est impossible de parler de **Grindhouse** sans mentionner quelques-unes des fausses bandes-annonces de films d'exploitation ou de série B qui sont présentées avant chaque film. Précisons tout de suite que, bien que le procédé soit très drôle (et même succulent), j'ai trouvé étrange la nouvelle confirmant que Rodriguez a réalisé pour vrai un de ces films (**Machete**, sortie prévue en 2008) : je ne suis pas convaincu que ce genre de film soit si intéressant en dehors du concept proposé par **Grindhouse**. Le plaisir référentiel a ses limites, et une bonne part de l'amusement éprouvé lors du visionnement (qui dure tout de même un peu plus de trois heures) s'envolerait si le cinéma actuel nous proposait ce genre de film à tous les mois. Il n'en demeure pas moins rigolo de voir les bandes-annonces de « Don't » (parodique) ou de « Thanksgiving » (cette dernière est exactement comme les bandes-annonces de films d'horreur des années 70 !). Dans certains cinémas, on a poussé encore plus loin le gag en incorporant une de ces bandes-annonces aux authentiques bandes-annonces de films à venir, dont la délirante « Hobo with a shotgun », à ne pas manquer !

Comme le concept même de **Grindhouse** repose sur l'expérience cinéma, je ne sais pas trop ce que donnera le film en DVD ; je vous suggère donc fortement de tenter de le voir en salle s'il joue toujours au moment où vous lisez ceci. L'ensemble des films vaut amplement le prix d'un seul billet de cinéma. [HM]

28 coups de poing plus tard

Vingt-huit semaines après l'éclosion soudaine de la « Rage », un nouveau virus au nom explicite, la population d'Angleterre n'existe plus, s'étant soit entre-tuée, ou étant morte de faim (dans le cas des enragés, trop désorganisés pour s'alimenter). Une force de l'Otan, menée par les Étatsuniens, a établi dans l'Isle of Dogs, au milieu de la Tamise au cœur de Londres, un périmètre de sécurité où sont accueillis les rares survivants et les expatriés, ceux et celles qui avaient eu la bonne fortune de séjourner à l'étranger au début de l'épidémie. C'est le cas de Tammy et Andy, une adolescente et son jeune frère, qui ont la chance de retrouver leur père (incarné par Robert Carlyle). Celui-ci leur ment sur les circonstances de la mort d'Alice, leur mère, et la manière dont il s'est lui-même échappé de justesse. Mensonge qui lui rebondit dans la face, assez littéralement, lorsque Alice est retrouvée vivante et ramenée dans un laboratoire de quarantaine, dans la même île des chiens. Un gène rare lui aurait en effet permis de survivre à la Rage après une morsure, tout en devenant elle-même porteuse.

À partir de là les choses se gâtent, tant pour les réfugiés, les militaires, que pour une poignée de fuyards centrée autour des deux enfants. « Se gâtent » au point que je suis sorti de ce film sonné par tant de violence, assénée à un rythme aussi soutenu. (Je dois toutefois préciser que je n'ai vu aucun film des séries **Saw** et **Hostel**; je ne vous propose donc pas une comparaison.)

La co-héroïne, Tammy, est incarnée par une jeune actrice aux yeux d'elfe répondant au nom déplorable d'Imogen Poots (on se croirait



dans un épisode d'Harry Potter : les deux autres enfants acteurs sont affublés des noms Mackintosh Muggleton et Beans El-Balawi).

Le film est signé Juan Carlos Fresnadillo, cinéaste qui nous avait donné l'excellent **Intacto** (2002), sur la chance et le hasard. Les acteurs sont de relatifs inconnus, hormis Harold Perrineau (**Lost**) et surtout Robert Carlyle (qui, apparemment, avait un rôle dans **Eragon**, mais je n'en garde aucun souvenir – allez savoir pourquoi).

Si comme moi vous avez apprécié **28 Days Later** comme un changement bienvenu aux tropes du film de zombie, **28 Weeks Later** devrait vous satisfaire tout autant. Le dénouement laisse aux producteurs le choix de créer ou de ne pas créer un **28 Months Later** – car, dois-je vraiment le préciser, la fin du deuxième film n'est décidément pas prophylactique... [DS]

The Reaping : La Onzième Plaie d'Égypte

Il est tentant d'expédier ce film en une boutade. Stephen Hopkins, qui a réalisé pour la télé (douze épisodes de la populaire série **24**, entre autres) et qui a laissé au cinéma le précieux héritage de **Lost in Space**, **Predator 2** et **Nightmare on Elm Street 5**, signe avec **The Reaping** ce qu'on pourrait appeler la Onzième Plaie – hélas pas restreinte à l'Égypte.

Voilà un film réalisé bruyamment plutôt que brillamment. Un genre de ragoût où figurent tous les ingrédients requis, mais cuisinés sans talent. Rien d'original dans le prêtre tourmenté interprété (correctement) par Stephen Rea (l'inspecteur Finch dans **V for Vendetta**), rien d'original dans les fausses gravures bibliques que l'on compulse en lieu de recherche documentaire, pas grand-chose d'original dans les peurs mises en scène (même à la télé, la série **Millenium** eut des moments plus intenses).

Katherine (Hilary Swank, qui était pas mal plus intéressante dans **Black Dahlia**), interprète la jeune épouse d'un pasteur devenue athée dans des circonstances que je vous laisse découvrir si jamais vous louez ce film. Cette universitaire sceptique se consacre dorénavant à infirmer les rumeurs de miracles et leur trouver des explications rationnelles, ce en quoi elle excelle. (Une des rares bribes intéressantes du film est d'ailleurs offerte lorsque Katherine résume en quelques phrases l'explication scientifique des dix plaies d'Égypte, que je ne connaissais pas.) Cela établi, on vient chercher la sceptique convaincue pour enquêter dans un patelin louisianais où une rivière a viré au rouge – une rivière de sang, assez littéralement. Une fillette (Anna Sophia Robb au visage d'elfe, vue dans le déplorable **Bridge to Terabithia**) aurait par ailleurs causé la mort de son grand frère sur les bords de ladite rivière, qui traverse un marécage.



Les « plaies » s'accroissent (grenouilles, mort du bétail, mouches...) tandis que l'enquête de Katherine et de son adjoint (un Noir « miraculé » à sa façon, et très croyant) progresse au petit bonheur (ou plutôt, en l'occurrence, au petit malheur). Là où le film déçoit – à part son scénario aléatoire – c'est dans la disproportion entre les effets (les « plaies », d'envergure variable) et les enjeux (je peux au moins révéler qu'ils sont strictement locaux et n'innovent en rien).

Confusion pour confusion, louez donc plutôt **The Serpent and the Rainbow**, de Wes Craven (1988), on y ressentait au moins une certaine intensité. [DS]

Fido

Tous auront remarqué un essor du film de zombie depuis quelques années. À voir le succès d'œuvres telles **Dawn of the Dead** (nouvelle mouture) ou **28 Days Later**, on ne peut s'empêcher de penser que le film de zombie possède la structure idéale pour explorer les inquiétudes du moment. Dans un XXI^e siècle où la paranoïa est au goût du jour, les zombies incarnent la déshumanisation, les ennemis sans visage ni conscience, la phobie des épidémies...

Fido a beau aborder les mêmes enjeux, on aura de la difficulté à le considérer comme « un autre film de zombies ». Les premières minutes donnent le ton déjanté : dans des années 50 où une guerre anti-zombie a pris la place de la Seconde Guerre mondiale, les humains ont réussi à se tailler des enclaves où la vie a repris son cours normal. Tourné en couleurs vives au sein d'une banlieue américaine archétypale (mais ironiquement tournée au Canada), **Fido** s'annonce dès le départ comme un hybride entre George Romero et Douglas Sirk, une comparaison qui s'approfondit par la suite. Car dans cet univers parallèle, les zombies peuvent être contrôlés à l'aide de colliers spéciaux qui les rendent aptes à accomplir de simples tâches

ménagères. Toutes les bonnes familles de la ville où demeure la famille Robinson ont un zombie domestique : comment, autrement, entretenir la banlieue parfaite où ils vivent ?

Et là se trouve l'attrait principal de **Fido** : même dans un sous-genre où le commentaire sociologique est attendu, le scénariste/réalisateur Andrew Currie parvient à renouveler les thèmes pour s'attaquer à des considérations sur le racisme et la lutte des classes.

Mais n'allez pas pour autant croire qu'il s'agit d'un mélodrame sirupeux : **Fido** ne se prend jamais au sérieux et bénéficie d'un humour noir constant, à mi-chemin entre l'inconfort et le grotesque (attendez de voir la compagne



de « Mr. Theopolis », ou bien la façon dont les funérailles sont menées alors que plane la menace des résurrections zombies). Entre la surface sympathique du film et les morts violentes qui ponctuent son déroulement, il y a une dissonance fascinante : l'effet final de **Fido** dépendra en grande partie de votre aisance à naviguer entre ces extrêmes. Ce n'est *pas* un film à apprécier au premier degré.

On souhaiterait tout de même que le résultat final soit plus percutant. Avec la richesse des enjeux abordés par Currie, on demeure un peu déçu du manque d'audace de la deuxième moitié du film. Ceci étant une production canadienne en partie financée par les subventions de l'État (hé oui...), il n'est pas surprenant de voir que la finale manque de moyen, atteignant les limites de son budget une dizaine de minutes avant la conclusion, qui souffre d'une mise en scène appliquée et peu convaincante. Dommage, surtout étant donné la qualité visuelle frappante du reste du film.

Brièvement aperçu en salles canadiennes au début de l'année et prévu pour une sortie américaine modeste plus tard cet été, **Fido**

passera sans doute inaperçu pour une bonne partie des amateurs de genre. Ce qui est malheureux, car dans un marché saturé de **Resident Evil** et de **28 Weeks Later**, ce film de zombie intelligent et plein d'humour laisse une bonne impression. Donnez-vous la peine d'en rechercher une copie. [CS]

The Last Mimzy

Il n'est jamais trop tard pour être adapté au cinéma. Plus de soixante ans après sa parution, voici que la nouvelle classique de science-fiction « Mimsy were the borogoves », de Lewis Padgett (un pseudonyme pour Henry Kuttner et Catherine Moore), vient d'être portée au grand écran, ajustée aux préoccupations du jour. Ainsi, gageons que Kuttner et Moore n'auraient pas imaginé une adaptation de leur œuvre où figurent des agents du *Department of Homeland Security*, ou bien un logo d'Intel...

Mais avec tout le temps qui a passé, il ne faut pas être surpris de voir des différences importantes entre la nouvelle d'origine et l'adaptation. Si l'idée de base demeure (des jouets en provenance du futur augmentent l'intelligence de deux enfants contemporains), les conséquences et la conclusion qu'on en tire diffèrent passablement de l'intention originale des auteurs, et ceci d'une manière qui ne manquera pas de déplaire aux puristes qui se souviennent de leur lecture d'origine.

Attardons-nous d'abord aux qualités du film. On s'attache peu à peu aux deux jeunes protagonistes de l'histoire, un frère et une sœur découvrant une boîte mystérieuse sur une plage à la période des vacances. La boîte est remplie d'objets intrigants qui leur four-



Photo: New Line Cinema

nissent des idées nouvelles et des habiletés inhabituelles qui échappent progressivement à la compréhension de leurs parents. Tout cela est mené de manière efficace, dans une veine sympathique et merveilleuse qui n'est pas sans évoquer le style que pratiquait autrefois Steven Spielberg dans des films comme **E.T.**

Hélas, c'est à partir de ce point que **The Last Mimzy** diverge de sa nouvelle d'origine pour bifurquer dans le convenu que nous sert la majorité des films hollywoodiens. Une expérience avec les nouveaux jouets tourne mal et attire l'attention des autorités fédérales, qui ont tôt fait de séquestrer toute la famille. Mais les enfants savent que quelque chose d'autre doit être accompli rapidement, sans quoi l'humanité future est condamnée à un « blabla » terrible. Car pour étoffer les 90 minutes du film, les scénaristes ont eu recours à une des intrigues les plus conventionnelles qui soit : les jouets ne sont pas le produit d'une simple expérience chronologique ratée, mais constituent les éléments cruciaux d'un plan pour sauver le monde d'une catastrophe écologique. La deuxième moitié du film, mue par les demandes d'un *thriller*, est donc encombrée par des agents fédéraux, une course contre la montre, des exploits rehaussés d'effets spéciaux et une conclusion (à deux niveaux de narration imbriqués) où tout se termine bien.

The Last Mimzy évacue donc de façon inconvenante un des éléments cruciaux de la nouvelle, c'est-à-dire l'irréversibilité de l'intelligence atteinte par les enfants éduqués par les jouets du futur. Le film se termine par un retour à la normalité qui déplaira à plusieurs. Et c'est sans mentionner les incohérences scientifiques, ou encore la sous-intrigue par laquelle on reconnaît les pouvoirs des enfants grâce à des images mystiques tibétaines et un peu de chiromancie... Disons seulement que la logique et la rationalité ne font pas partie des valeurs reconnues par les producteurs de ce film.

Bref, pour les amateurs adultes de bonne SF, **The Last Mimzy** est affligé de problèmes majeurs. Mais pour un film jeunesse, **The Last Mimzy** n'est pas sans qualités. Le ton du film est charmant, pas trop bête et sans grossièretés. Les enfants acteurs sont remarquablement sympathiques. Et il s'agit d'une rare adaptation de SF classique. Si vous avez à choisir un film à voir en famille, de bien pires choix s'offrent à vous. [CS]

Meet the Robinsons

Avec le foisonnement des films d'animation infographiques, l'effet de nouveauté commence à disparaître, ce qui est une excellente nouvelle. Libéré de l'attrait du neuf et de l'insolite, de tels films doivent maintenant se distinguer par leurs qualités intrinsèques :

solidité de l'intrigue, personnages, qualité de la réalisation, humour et ainsi de suite.

Meet the Robinsons est le deuxième film d'animation numérique de l'équipe Disney, et le résultat est beaucoup plus satisfaisant que **Chicken Little**. Adapté du livre de William Joyce, **A Day With Wilbur Robinson**, **Meet the Robinsons** offre une histoire de voyage dans de temps, un jeune protagoniste génial, beaucoup d'humour... et une attitude directement inspirée de Walt Disney.

Mais ça prend un moment pour en arriver là. La première demi-heure du film nous fait rencontrer Lewis, un jeune garçon abandonné à un orphelinat. Inventeur génial, Lewis ne peut trouver de parents adoptifs, ce qui l'amène à développer une machine à explorer ses souvenirs. Mais une présentation à une foire scientifique tourne mal grâce à l'intervention d'un sinistre antagoniste qui vole son invention avec le but de la revendre. Comme si ce n'était pas assez, voilà qu'un autre garçon kidnappe Lewis pour l'amener en voyage dans le futur...



Photo : Walt Disney Pictures

Film réalisé pour la jeunesse, **Meet the Robinsons** souffre un peu de la naïveté de son scénario et d'un départ assez lent. Mais ce que personne ne peut prédire, c'est la bizarrerie frénétique du deuxième tiers, durant lequel l'introduction à la famille Robinson est réalisée avec une énergie qui laisse parfois pantois. À des moments imprévisibles, le film se transforme en une parodie de films d'arts martiaux asiatiques, se colore momentanément d'une noirceur dystopique ou bien présente une douzaine de personnages en rafales de quelques secondes. Si **Meet the Robinsons** est un film jeunesse, il est tout d'abord conçu en fonction de ceux avec une capacité d'attention réduite. Heureusement, tous les registres du film s'ajustent plus harmonieusement lors de la conclusion, qui

exploite quelques paradoxes temporels pour livrer une finale d'une efficacité surprenante.

Mais au-delà de l'intrigue, **Meet the Robinsons** propose une vision du monde qui saura faire plaisir aux amateurs de science-fiction : le jeune Lewis a une foi inébranlable en la science et en son pouvoir à changer le monde pour le mieux. Le futur qu'il visite est haut en couleur, propre, dynamique et spectaculaire. Un des thèmes sous-jacent du film, en fait, est la responsabilité de l'inventeur à concevoir, construire et utiliser ses innovations. Peut-on trouver un thème plus science-fictionnel ? Plus remarquablement, le film se termine par une citation de Walt Disney reliant explicitement les thèmes du film à ceux de la compagnie Disney elle-même. Fumisterie corporative, peut-être, mais également une profession de foi curieusement candide pour une entreprise de cette importance.

Sans être complètement réussi, **Meet the Robinsons** redonne tout de même espoir pour les studios d'animation de Disney après les ratés de **Chicken Little** : mieux contrôlé, plus habile et généralement plus satisfaisant, voilà un film qui augure bien pour les films d'animation en général, peu importe leur provenance. [CS]

Next

Un quart de siècle après sa mort, Philip K. Dick continue d'être le chouchou d'Hollywood. Si les adaptations de ses livres donnent parfois de bons résultats (**A Scanner Darkly**, **Minority Report** et **Blade Runner**), il est tout aussi fréquent de voir son nom lié à un film de série B sans importance tels **Screamers**, **Impostor** ou **Paycheck**. Il y a dans l'œuvre de Dick de quoi plaire à n'importe quel producteur peu scrupuleux : des douzaines de nouvelles *pulp* remplies d'idées astucieuses et mémorables qui peuvent être remises au goût du jour. Certes, ce qui en résulte est souvent si éloigné de l'œuvre d'origine qu'il faut parfois considérer la contribution de Dick comme purement homéopathique.

Next, du producteur Jerry Bruckheimer, s'inscrit dans la liste des adaptations de Dick qui ne passeront pas à l'histoire. Plus ou moins inspiré par la nouvelle « The Golden Man », **Next** est avant tout un autre regard sur l'idée de la clairvoyance. Ici, c'est un magicien vivant à Las Vegas, Cris Johnson (Nicholas Cage), qui profite d'un don particulier : il peut voir à peu près deux minutes dans son futur, un don qui lui permet d'accomplir des trucs de magie authentiques et de corriger ses actions en sachant ce qui risque de se passer. Pour des raisons plus romantiques que logiques, il peut voir un peu plus loin dans le temps les événements liés à une jeune femme (Jessica Biel) qu'il tente de rencontrer. Pendant ce temps, un sombre complot



terroriste se prépare, amenant des agents du FBI à s'intéresser aux avantages tactiques offerts par un magicien capable de prédire le futur.

Ce qui aurait pu être intéressant entre des mains plus habiles s'avère ici tout à fait convenu. À part quelques scènes à effets spéciaux d'une qualité inégale, *Next* vivote d'un moment à l'autre, n'atteignant jamais sa vitesse de croisière. Les scénaristes semblent dépassés par les événements et les possibilités, ne réussissant jamais à nous épater (ou même à nous convaincre) avec les pouvoirs de Johnson. Des pouvoirs bien inconstants, soit dit en passant : les règles du jeu semblent changer à mesure qu'avance le film. Cette absence de rigueur est poussée à son paroxysme avec une conclusion qui se moque du reste du film. Déception ? Il aurait fallu qu'au départ il y ait eu des attentes : jamais le film ne s'élève au-dessus de la série B.

Pour le reste, Nicolas Cage (récemment vu dans *Ghost Rider*, un autre film bien décevant) livre une performance qui ne sort guère de son style habituel. Jessica Biel n'a rien d'autre à faire que d'avoir l'air jolie. Julianne Moore s'en tire mieux comme agente du FBI, mais pas *beaucoup* mieux. Quelques astuces et deux scènes d'action avec des gros objets projetés en l'air ne réussissent pas à combler le vide du reste du film. Au mieux, on esquissera un sourire devant les terroristes discutant entre eux en français européen, comme quoi les Américains continuent de se convaincre de la terrible menace représentée par la France... Mais ne cherchez pas d'explications géopolitiques, car ces terroristes n'ont aucune autre motivation que de tout faire sauter.

Bref, le film saura au moins meubler une soirée si vous avez déjà tout vu au vidéoclub. [CS]